De l'espace du document numérique à l'espace d'Internet : projet d'une pensée (im)possible

*From the Space of the Numerical Document to the Space of the Internet:
Planning for (Im)possible Thought*

Xavier Sense

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/498>

DOI : 10.4000/edc.498

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 99-114

ISBN : 978-2-9514961-9-4

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Xavier Sense, « De l'espace du document numérique à l'espace d'Internet : projet d'une pensée (im)possible », *Études de communication* [En ligne], 30 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2009, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edc/498> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.498>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

De l'espace du document numérique à l'espace d'Internet : projet d'une pensée (im)possible

*From the Space of the Numerical Document to the Space of the Internet:
Planning for (Im)possible Thought*

Xavier Sense

- 1 La nécessité de penser en propre les espaces advenus avec et par le numérique et l'interconnexion en réseau requiert une rupture radicale avec la conscience naïve et l'évidence commune. Car « penser en propre » c'est penser sans aucune référence à une quelconque extériorité, c'est-à-dire délier la chose à penser de tout autre, de tout ce qui n'est pas elle. Or, un espace est intuitivement et traditionnellement réfléchi à partir de l'expérience que nous en faisons et qui est celle d'un déplacement. Dès lors, le sens commun définit l'espace comme une étendue à parcourir. Autrement dit, il le comprend en le temporalisant. Aussi, la *nécessité*, à laquelle nous nous soumettons, nous impose de suspendre toute pensée qui envisage la question de la spatialité comme n'étant que celle de la temporalité. Cependant, ne s'agit-il pas là que d'une simple posture formelle qui, comme telle, serait alors irrecevable ? Il n'en est rien, bien sûr, puisque cette *nécessité* repose également sur des faits. Face à cette idée d'un espace difficilement pensable sous la catégorie du temps, nous remarquons en effet que les documents numériques à accès non-linéaire, par exemple, sont descriptibles davantage spatialement que temporellement. Alors qu'on parle de la durée d'un film, on considère, à propos d'un site Internet, son arborescence ou sa topographie.
- 2 Ainsi, afin d'engager une réflexion sur ce nouvel espace qu'est le document numérique, nous procéderons d'abord à une identification de ses différentes caractéristiques. Puis, dans un second temps, nous envisagerons celles d'Internet, le réseau des réseaux, qui semble être un espace donnant accès à des documents numériques, c'est-à-dire à d'autres espaces¹. Enfin, nous nous interrogerons sur le type de pensée possible pour ces différents

espaces imbriqués les uns dans les autres, et plus particulièrement pour leurs relations qui consistent en des transferts et des flux de données.

Le document numérique et la question de l'espace

Un espace calculé

- 3 La première caractéristique d'un document numérique est qu'il soit numérique. Cette tautologie peut certes paraître évidente, voire absurde, mais elle n'en constitue pas moins une propriété essentielle. Dire d'un document qu'il est codé numériquement, c'est dire qu'il peut être décrit mathématiquement et qu'il est programmable. Le numérique est ainsi la première technique de mémoire à inscrire dans sa matérialité l'effectivité d'un calcul. C'est, en effet, par la médiation d'un calcul, consistant en une transcription des 0 et des 1, que nous accédons, notamment, à un document et que nous le visualisons à l'écran sous une forme sensible et intelligible pour nous. La présence d'un texte à l'écran n'est possible que par le décodage de ce même texte par la machine. Il y a donc rencontre entre le « faire sens » des formes visibles et lisibles à l'écran, et le calcul qui en a permis l'accès et la visualisation. Tout document, dont nous constituons le sens à l'occasion de sa perception, est déterminé et constitué par une traduction formelle qui, à l'inverse, ne produit aucune signification. Dès lors, le numérique se caractérise par la co-présence de deux logiques hétérogènes : une logique du sens et une logique du calcul, celle-ci étant la cause productive non du sens mais de configurations symboliques dont le sens émerge dans leur communication².
- 4 Ces propos ne sont pas à lire comme une instrumentalisation, par calculabilité, du langage qui aurait alors, comme conséquence ultime, une détermination totale du sens³. Le lecteur d'un document numérique a certes perdu sa fonction de décodage puisque ce qu'il lit est codé en binaire, mais il conserve son savoir-lire, c'est-à-dire la possibilité de dévoiler le sens que les signifiants signifient. D'autre part, la logique du calcul n'impose pas non plus d'envisager une détermination du document dans sa forme visible, même si la notion de pro-gramme, par la présence du préfixe « pro- » signifiant « avant », la sous-entend. Il faut, au contraire, considérer le document comme pouvant être variable.

Un espace indéterminé

- 5 Afin d'identifier cette indétermination, il nous semble qu'il faut d'abord revenir à une pensée commune qui qualifie à tort les traces codées numériquement d'immatérielles, ainsi que l'espace qui leur est associé. Car dire d'une chose qu'elle est immatérielle, c'est dire qu'elle n'est pas. Or, une donnée stockée dans une machine existe puisqu'elle est une suite de 0 et de 1. Néanmoins, parce qu'elle est une suite de 0 et de 1, cette même donnée peut *ne pas apparaître*. Il faut donc préférer à la notion d'immatérialité celle d'invisibilité. Les données et leur espace ne sont *sensibles pour nous* que s'il y a *par nous* visualisation au moyen d'une interface. Une trace numérique ne devient une forme visible qu'à la double condition qu'elle existe et que je décide de la visualiser à l'écran. Dès lors, l'apparition d'une donnée repose sur une relation : ce qui est visible, à l'écran, est rendu visible par une double visée, de l'objet vers moi et de moi vers l'objet.
- 6 Pour mieux comprendre cette « double visée », prenons l'exemple de l'interactivité. Disons-le d'emblée, l'activité du « lecteur » d'un document interactif n'est plus seulement

d'ordre cognitif, comme dans le cas d'un livre ou d'une peinture. Elle participe à l'apparition du document. Celui-ci, même s'il se donne et parce qu'il se donne selon les principes d'une interaction programmée et définie, ne se dévoile que par le biais d'une extériorité ; une extériorité que Jean-Louis Weissberg nomme « lect-acteur »⁴. Cependant la lect-acture n'est pas une création ni une production. Elle ne participe pas à l'existence du document mais seulement à sa visibilité. Elle s'inscrit dans un champ de possibles qui, déjà constitués car programmés, ne leur manquent qu'un pouvoir d'apparition. Le lect-acteur active des liens, emprunte différents parcours et bifurcations. Il ne fait que déplier, actualiser un espace déterminé par une écriture programmatique. Autrement dit, le document numérique, tout en étant autonome, car se donnant selon ses propres lois, ne devient sensible qu'à partir d'une relation⁵ : il n'apparaît que selon les choix que le lect-acteur effectue.

- 7 Quelle conséquence a cette relation sur la structure même du document ? Avec l'interactivité, l'apparaître du document n'est plus défini, déterminé et stable dans le temps. Il n'y a aucun moyen d'en prévoir la forme. Une forme, certes, advient puisqu'il y a un lect-acteur, mais toujours autrement et singulièrement puisqu'il y a des lect-acteurs. Pour reprendre la métaphore de la navigation, le document s'actualise de manière différente à *chaque* apparition selon les chemins empruntés par *chaque* lect-acteur. Le statut du document s'en trouve donc transformé : il n'est plus individuel et identifiable. Il est, pour paraphraser Simondon, « pré-individuel, plus qu'unité et plus qu'identité »⁶. Comme tel, le document peut être envisagé comme un spectre, au sens physique du terme, dont les différents éléments sont autant de *versions* de ce même document. Dans le terme de « version », il faut entendre la racine latine *versio*, du verbe *vertere* qui signifie « tourner ». Aussi, chaque version est assurément un état du document, mais, au lieu d'être envisagée indépendamment, elle fait écho également au mouvement par lequel le document se tourne dans un sens ou dans l'autre, varie d'une forme à une autre. Et c'est de et par cette variabilité qu'il est possible de conférer au document numérique deux autres caractères essentiels : l'inadéquation et la contingence.
- 8 Parce qu'il apparaît selon des versions à chaque fois différentes, le document numérique ne se donne jamais tel qu'il est en soi. Même si chaque version le révèle, elle en voile tout autant la pleine apparition. La version est le document tout en ne l'étant pas. Dès lors, le document, étant continuellement en retrait sur lui-même, excède chaque lect-acture : à l'écran, il n'y est jamais présent comme tel. L'écart entre le document et ses différentes versions ne saurait être comblé. D'où l'impossibilité d'une adéquation totale entre ce qu'est le document et son apparaître.
- 9 Quant à la contingence, elle désigne la possibilité pour le document numérique d'être à chaque fois différent. Il peut être telle version tout en pouvant ne pas l'être puisqu'il peut se donner différemment. Ainsi, le lect-acteur ne peut plus anticiper le document dans sa phénoménalité. Et c'est de cette impossibilité que le document numérique, en tant qu'espace, résiste à toute délimitation et qu'en lui subsiste toujours-déjà un horizon d'indétermination.

Internet et la question de l'espace

Un réseau fragmenté

- 10 Afin de poursuivre notre réflexion sur le document numérique et l'espace qui lui est associé, il est nécessaire d'en venir à la question de l'interconnexion imposée par l'existence du réseau des réseaux qu'est Internet. Toutes les caractéristiques précédemment établies pour le document numérique s'appliquent également à l'espace qu'est Internet, puisqu'il peut être considéré comme un dispositif mettant à disposition et permettant l'accès à des documents numériques. Toutefois, ce supplément technique, et parce qu'il est un supplément technique, n'est pas un simple support pour diffuser plus simplement du contenu qui existerait à l'identique chez soi. En effet, au regard de « la logique du supplément » proposée par Derrida⁷ en réponse à la question de l'écriture, il apparaît que la notion de support est illusoire car elle induit notamment une division entre le sens et la matérialité : le sens existerait antérieurement dans une sphère constituée et close, et de la matière serait simplement là pour le recevoir, le conserver et le communiquer. En revanche, la notion d'« inscription » suppose, quant à elle, une relation indissociable entre le sens et la matérialité car, en désignant à la fois l'acte et le résultat de cet acte⁸, elle révèle une définition du sens selon laquelle celui-ci ne peut seulement venir au jour que dans un mouvement d'extériorisation, et devient, par ce même mouvement, une entité matérielle. Dire que le sens s'inscrit dans de la matière, c'est dire que la matière est constitutive du sens. C'est pourquoi, en appliquant cette « logique du supplément » à Internet, il nous est possible d'affirmer que cet espace de mémoire n'est pas le support de documents numériques mais les inscrit, et que, par cette inscription, d'autres caractères viennent alors affecter le document numérique accessible à distance.
- 11 En 1967, Foucault, dans *Des espaces autres*⁹, postule l'existence d'une histoire de l'espace et propose de considérer l'espace non plus comme une étendue infinie mais comme un réseau composé de points et défini par des relations :
- Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côte à côte, du dispersé. Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points.
- 12 Or, fait paradoxal car anachronique, Internet semble appartenir à ce type d'espace. En effet, chaque document est accessible indépendamment des autres. Pour visualiser tel site web, il n'est pas indispensable d'en passer par d'autres : son adresse url suffit. Ce « principe de modularité »¹⁰ caractérise également le document lui-même puisque chaque page d'un site web possède également sa propre adresse. Il en est de même pour les données d'un document qui, même si elles sont agencées ensemble, conservent leur indépendance puisque chaque image, par exemple, peut être visualisée seule. Aussi, alors que, passant de document en document, nous vivons Internet comme un continuum, le réseau des réseaux s'apparente davantage à un ensemble de fragments, à une juxtaposition d'éléments discrets, au sens mathématique, certes liés les uns aux autres mais non hiérarchisés.

Un réseau in(dé)fini

- 13 Connecté et face à mon écran, j'accueille chez-moi le dehors, l'ailleurs. Or, même si ceci n'est pas nouveau, que c'est le propre de toute *télé*-technologie, Internet se caractérise par une reprise intensive de ce « processus de déterritorialisation »¹¹. Qu'est-ce à dire ? Résidant sur un principe d'interconnexion généralisée, Internet permet de relier n'importe quelle machine à une autre. Cette évidence, uniquement en apparence, permet alors d'envisager la possibilité de distribuer l'ensemble des données discrètes d'un document sur plusieurs machines, et non simplement celle de les déposer sur un seul et même serveur comme la convention d'usage nous y oblige. Le projet de Reynald Drouhin, *Rhizomes*¹², rend compte d'une telle possibilité et constitue un dispositif spatial singulier. Rappelons-en la démarche : à la suite de la tempête de 1999, cet artiste a photographié 192 fragments d'arbres déracinés à partir desquels a été composée une autre image, ou plutôt une mosaïque, représentant une main. Il a ensuite demandé à 192 personnes d'héberger chaque image-fragment pour permettre à la mosaïque de se recomposer sur une seule et même page web, hébergée quant à elle sur un serveur. En d'autres termes, une telle œuvre, impossible ailleurs que sur Internet puisque éparpillée sur plusieurs machines, met en évidence le fait que la visibilité de l'image, et par extension d'un document, et le stockage des fragments de cette image, c'est-à-dire de ses éléments discrets, sont deux phénomènes distincts. Ou, plus important encore, lors même que la visualisation de l'image ou d'un document a lieu sur un seul et unique écran, son processus de constitution est en revanche délocalisé, dispersé, disséminé.
- 14 Néanmoins, ce « processus de déterritorialisation » est immédiatement suivi, non selon une logique de l'après-coup mais comme une conséquence intrinsèque du principe d'interconnexion, d'un processus de territorialisation. C'est pourquoi, avec *Nervures*¹³, qui représente sous forme de tracés de lignes les parcours physiques des données entre le serveur et ma machine, Grégory Chatonsky répond à Reynald Drouhin que la déterritorialisation d'Internet ne va pas sans une reterritorialisation. En effet, alors que se disperse à travers le réseau la consultation de l'internaute, ce dernier est lui-même territorialisé, localisé et localisable par son adresse I.P. Et c'est de cette identification numérique que l'internaute « devient lui-même une donnée circulant dans des 'paysages données' »¹⁴, et fait l'objet de stratégies d'indexation, de stockage et de traçabilité de la part notamment de toutes les entités ayant quelque chose à valider, vendre ou personnaliser.
- 15 Cependant, ce qu'il faut simplement retenir ici, c'est que l'internaute constitue une condition de possibilité du fonctionnement de l'objet technique Internet, ou plus précisément une fonction technique du système. Or, ce « devenir donnée » n'est pas sans affecter en retour la structure de l'espace du réseau I.P., où la présence de chaque internaute, sa connexion, peut à tout moment redevenir absence (déconnexion). Ainsi, à l'image des fragments de *Rhizomes*, qui peuvent être soit visibles soit invisibles à chaque visualisation de cet espace mosaïque, Internet se reconfigure à chaque instant selon des topographies à chaque fois différentes. Internet est donc un espace réticulaire inadéquat à tout principe cartographique, impossible à contracter par une carte finie et invariable. Aucune vue surplombante, aucune « vision humaine [...] constitutive d'un regard absolu »¹⁵, ne sont possibles. Internet est une matière informelle, variable et s'altérant infiniment.

- 16 De cette altération sans fin s'informerait alors une pensée toujours déjà liée à un autre, un autre qui renvoie également à un autre, et cela encore à un autre, et ainsi de suite à l'infini. C'est d'ailleurs en ces termes que la notion d'hypertextualité peut être envisagée, car tout document numérique présent sur le réseau I.P. permet, par les liens qu'il propose, de passer à un autre situé ailleurs, comme si l'autonomie d'un document dépendait de ses liens avec l'extérieur, avec le dehors. Et l'internaute, pris dans cette circulation sans début ni fin, sans origine, dans ce maillage infini, est incapable, au cours de sa navigation, d'épuiser la totalité des données qui constituent l'espace Internet. Il n'en voit qu'une parcelle. Chaque présence sur le réseau sera alors affectée d'un sentiment irréductible d'absence, de manque, d'inachèvement et de frustration.

Le flux comme médium

- 17 Reste maintenant à caractériser le médium d'Internet. La notion de médium est à entendre dans son acception la plus stricte, c'est-à-dire comme une entité qui offre la possibilité de voir ce qui est absent et qui sépare la vision d'un objet de la présence de ce même objet.
- 18 Premièrement, le fonctionnement technique d'Internet nous impose de dire que le médium est double. En effet, la visualisation par l'internaute de documents situés à distance, présents physiquement sur un serveur, ne peut être considérée comme un simple accès. Elle implique au moins un transfert de données et leur inscription temporaire dans la mémoire vive de la machine. Aussi, avec Internet, un document existe simultanément et de manière différenciée sur deux ordinateurs distincts. Cependant, Internet ne se résume pas à deux machines, ni à un seul usager. Ils sont plusieurs connectés ensemble et accèdent parfois aux mêmes documents au même instant. Le médium est alors démultiplié¹⁶.
- 19 Pour désigner cette ubiquité, cette multiplicité, et donc affirmer la spécificité des traces présentes sur Internet, la seule notion de médium semble insuffisante. Il faut lui adjoindre celle de « flux » qui paraît d'autant plus efficace qu'elle impulse l'idée d'un déplacement, d'un mouvement, d'une circulation, et qu'elle permet de comprendre tous les différents phénomènes de transfert de données ayant lieu dans l'espace Internet.

Prologue à une pensée (im)possible

- 20 Depuis le début, nos propos n'ont eu que pour objectif d'identifier les différentes caractéristiques propres aux espaces que sont le document numérique et Internet. Nous avons alors développé, afin de les désigner, une série de notions : calculabilité, variabilité, inadéquation, contingence, modularité, infinité, etc. Or, aucune pensée de ces espaces n'a encore émergé. Tel est maintenant notre nouvel objectif. Pour tenter d'y parvenir, nous choisissons d'emblée de n'envisager que la question du flux qui est peut-être la plus essentielle puisque être en réseau c'est être en relation.

La question de la représentation du flux

- 21 Comment penser le flux ? Et pour le penser, comment se le représenter ? C'est dans cette perspective que s'inscrivent certains dispositifs programmatiques en tentant de visualiser le flux, c'est-à-dire de le traduire sous une autre forme.
- 22 Prenons comme premier exemple *Packet Garden*¹⁷. Il s'agit d'une application logicielle qui permet la création d'un paysage visuel et interactif figurant les différents transferts de données d'un ordinateur connecté. Dans ce paysage, sont parfois présentes des collines et des vallées qui symbolisent respectivement les chargements (*upload*) et les téléchargements (*download*) des données. Leur taille et leur position sont, quant à elles, déterminées par la quantité de données transmises et la localisation géographique des serveurs. Peuvent également y être représentés, sous forme de plante, les différents protocoles utilisés : si un site web est consulté, une « plante http » pousse, si un fichier est partagé via une plateforme comme *eMule*, une « plante peer-to-peer » apparaît, etc.

Figure 1 : *Packet Garden* de Julian Oliver (copie d'écran, 2007)

- 23 Une autre version de cette tentative de visualisation du flux est *We feel fine*¹⁸ qui extrait, en utilisant notamment les ressources de *MySpace*, de *Flickr* et de *Google*, toutes les phrases présentes dans des blogs contenant les expressions « I feel » et « I'm feeling ». Puis, une fois stockée dans une base de données spécifique, chaque phrase est associée à une couleur représentant un sentiment. Enfin, la phrase, considérée alors comme l'expression de ce sentiment par un individu, est agencée et visualisée avec d'autres via une interface interactive. Ainsi, de cette représentation du flux a lieu un effet impressionnant de masse donnant la sensation de voir cette communauté silencieuse et anonyme du réseau, comme si nous entendions les murmures intérieurs des habitants d'une ville, à l'instar du personnage de l'ange dans le film *Les ailes du désir* de Wim Wenders.

Figure 2 : *We feel fine* de Jonathan Harris et Sep Kamvar (copie d'écran, 2007)

- 24 D'autre part, c'est une démarche identique qu'adopte Google lorsqu'il publie périodiquement la liste des requêtes les plus populaires chez les internautes. Cette liste, nommée *Zeitgeist*¹⁹, est par conséquent une sorte de coupe temporaire du flux représentant ce qu'est le flux à un instant donné, telle une photographie.
- 25 Ces différentes visualisations du flux ont donc un seul et même objectif, celui de la complétude : donner à voir ce qu'on ne voit habituellement que partiellement, sortir de l'objet partiel pour exposer, sous le régime de la présence, une totalité. Ces tentatives relèvent donc bien d'un acte de représentation qui permet, plus généralement, de voir une chose absente sous la forme d'un tenant-lieu, par exemple une image. Autrement dit, une représentation est, répétons le mot, *re-présentation*, c'est-à-dire ce qui permet de rendre à nouveau présent la chose que l'image figure et que nous appellerons ici son *objet*. Aussi, le message, que nos trois exemples nous adresse ensemble²⁰, est : voici ce qu'est le flux du réseau Internet, ici et maintenant !
- 26 Toutefois, avec Sartre, il nous est possible de nous distancier de cette vision. En effet, Sartre a montré, dans *L'imaginaire*, que cette prétendue référentialité par rapport à l'objet a en fait un tout autre sens. Elle signifie même le contraire : une représentation, loin d'être un simple moyen pour présenter à nouveau une chose absente, nie ce qu'elle représente. En effet, puisque l'acte de représenter est ressaisissement, *re-présentation* d'une chose, cette chose se doit d'abord d'être non pas présente mais absente : l'image « pose son objet comme un néant »²¹. Autrement dit, l'image présuppose véritablement un acte de négation de la chose qu'elle représente. Cependant, qu'est-ce qui est proprement nié dans cet « acte négatif [...] constitutif de l'image »²² ? Ce n'est assurément pas la chose dans sa totalité, mais la chose singulière dans sa présence sensible et immédiate. Pour représenter une chose comme image, il ne faut donc plus la considérer comme faisant partie d'un monde, sur le fond duquel elle m'apparaît. Il faut, en revanche, prendre du recul, être à distance, comme justement l'ange des *Ailes du désir*. Et c'est par cet acte que je pose alors la chose comme *ob-jet*, que j'en dispose, la maîtrise et la comprends, au sens littéral d'une prise en main – de même que le peintre, en se mettant à distance du tableau qu'il est en train de peindre, ne l'élimine pas mais au contraire le saisit dans son ensemble et le regarde comme *son* tableau²³. Dès lors, nos trois exemples, parce qu'ils sont des représentations, ne nous permettent pas d'affirmer « voici ce qu'est le flux du réseau Internet, ici et maintenant ! », mais plus certainement : « voici ce que ça a peut-être été, le flux du réseau Internet, là, à un moment ! »²⁴.

La pensée : entre pouvoir et impouvoir

- 27 Pour en revenir à notre réflexion sur la pensée du flux d'Internet, il semble, tout d'abord, que les trois précédentes tentatives de rendre visible l'invisible qu'est le flux reposent sur un présupposé d'unité. L'autre du visible, à savoir l'invisible, est en effet très relatif : il est constamment renvoyé au visible, c'est-à-dire au « même » que porte d'ailleurs avec soi le mot de *mimèsis* signifiant, par extension, représentation. Ce présupposé d'unité autorise certes une sortie hors du flux mais est inadéquat à ce qui caractérise en propre l'espace Internet, à savoir l'impossibilité de le « contracter par une carte finie et invariable » où c'est le même, cette fois, qui est toujours déjà renvoyé à l'autre.
- 28 Dès lors, se trouve réinterrogée notre présente problématique : comment penser le flux d'Internet ? Ne faudrait-il pas abandonner définitivement tout principe d'unité, par essence totalisant, au profit d'une connaissance fragmentaire et incomplète d'un objet qui ne cesse de se dérober ?
- Comment [...] penser des fragments qui aient entre eux des rapports de différence en tant que telle, qui aient pour rapport entre eux leur propre différence, sans référence à une totalité originelle même perdue, ni à une totalité résultante même à venir²⁵ ?
- 29 Autrement dit, il s'agirait désormais d'envisager la possibilité d'une pensée dont la cohérence lui ferait défaut, bref une pensée travaillée par la perte. Or, n'y a-t-il pas ici un paradoxe, voire une aporie ? Car, même si la pensée se définit toujours par rapport à un objet qui *n'est pas* elle, elle ne peut l'accueillir, le réfléchir et le figurer dans un procès de sens qu'à condition de lui avoir ôté son caractère d'altérité. Dans cette mesure, le flux du réseau, qui se définit par une hétérogénéité radicale puisqu'il est à chaque fois différent, semble bien ne pas pouvoir s'inscrire dans ce champ homogène qu'est la pensée. Il se présente davantage comme ce qui l'annule. D'où l'*apparence* d'une incapacité de répondre à notre question : une question qui ne s'ouvre que là où la pensée se clôt et qui en révèle la finitude.
- 30 Mais pourquoi écrivons-nous le mot « apparence » ? Parce qu'il est également possible de voir dans cette impossibilité l'occasion de sortir non pas de la pensée, mais de son image et de ses catégories classiques afin de la réinventer ? Comme nous l'a appris Deleuze, la pensée n'a pas le choix des problèmes. Ceux-ci s'imposent à elle, ils apportent avec eux leurs contraintes. Il reste qu'à s'y plier, c'est-à-dire à se soumettre, autant que faire se peut, à la nécessité. Concernant le problème qui nous occupe, la nécessité est de ne rien céder quant à l'autorité de l'espace Internet qui ne conserve sa charge de questionnement qu'à condition ne pas être conjurée. D'où le nouvel énoncé de notre objectif de départ : signifier qu'il n'y a pas de représentation adéquate et ultime du flux, que son existence excède toujours ses figurations, et s'efforcer néanmoins de le proposer à la pensée, afin de mesurer ce que peut exactement celle-ci. Cependant, cette énonciation marque ici la fin de nos propos. Cette fin est certes abrupte mais imposée par la difficulté et la complexité d'un tel projet, qui n'a d'autre ambition que de construire une connaissance *de* ces nouveaux espaces documentaires. Ce « de » étant à entendre comme un génitif subjectif, cette connaissance, ici différée, ne devra plus avoir la forme d'un résultat exact et définitif qui, comme telle, ne témoigne plus du mouvement l'ayant engendrée et *informée*. Elle devra, au contraire, s'inscrire dans un devenir sans fin, dans un processus indéfiniment variable, à l'image de l'altération infinie d'Internet.

BIBLIOGRAPHIE

- Bachimont, B. et Crozat, S.**, (2004), « Instrumentation numérique des documents : pour une séparation fonds/forme », *Revue I3*, vol. 4, n° 1.
- Barthes, R.**, (1980), *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Les Cahiers du Cinéma/Gallimard/Le Seuil.
- Blanchot, M.**, (1969), *L'entretien infini*, Paris, Gallimard.
- Boissier, J.-L.**, (2004), « L'image-relation », *La relation comme forme. L'interactivité en art*, Genève, Mamco, pp. 273-306.
- Derrida, J.**, (1967), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- Foucault, M.**, (2001), « Des espaces autres », *Dits et écrits II*, Paris, Quarto Gallimard, pp. 1571-1581.
- Heidegger, M.**, (1990), *Langue de tradition et langue technique*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann.
- Manovich, L.**, (2001), *The language of new media*, Cambridge, MIT Press.
- Sartre, J.-P.**, (1986), *L'imaginaire*, Paris, Folio Gallimard.
- Sense, X.**, (2007), « Le livre interactif comme espace monté », *Le livre et ses espaces*, Paris, Presses Universitaires de Paris 10, pp. 601-611.
- Simondon, G.**, (1964), *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, P.U.F.
- Stiegler, B.**, (1996), *La technique et le temps. La désorientation*, Paris, Galilée.
- Stiegler, B.**, (2001), *La technique et le temps. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée.
- Weissberg, J.-L.**, (1999), *Présences à distance*, Paris, L'Harmattan.

NOTES

1. Certains éléments des deux premières parties proviennent d'un précédent article : Sense X., 2007, « Le livre interactif comme espace monté », *Le livre et ses espaces*, Paris, Presses Universitaires de Paris 10, pp. 601-611.
2. Cf. Bachimont B. et Crozat S., 2004, « Instrumentation numérique des documents : pour une séparation fonds/forme », *Revue I3*, vol. 4, n° 1.
3. Cf. Heidegger M., 1990, *Langue de tradition et langue technique*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann.
4. Weissberg J.-L., 1999, *Présences à distance*, Paris, L'Harmattan, p. 173.
5. Cf. Boissier J.-L., 2004, « L'image-relation », *La relation comme forme. L'interactivité en art*, Genève, Mamco, pp. 273-306.
6. Cf. Simondon G., 1964, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, P.U.F.
7. Cf. Derrida J., 1967, *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
8. C'est d'ailleurs la spécificité des vocables ayant comme suffixe « -tion » : création, production, formation, etc.
9. Foucault M., 2001, « Des espaces autres », *Dits et écrits II*, Paris, Quarto Gallimard, pp. 1571-1581.

10. Manovich L., 2001, *The language of new media*, Cambridge, MIT Press, p. 30.
11. Stiegler B., 1996, *La technique et le temps. La désorientation*, Paris, Galilée, p. 75.
12. <http://www.incident.net/works/rhizomes>.
13. <http://www.incident.net/works/nervures>.
14. Stiegler B., 2001, *La technique et le temps. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, p. 208.
15. Stiegler B., 2001, *La technique et le temps. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, p. 211.
16. La technique des liens *torrent* est représentatif de ce principe. En effet, grâce aux liens *torrent*, chaque internaute partage le fichier, en cours de téléchargement, avec d'autres internautes. Aussi, la rapidité du téléchargement sera proportionnelle à la popularité du fichier.
17. <http://www.packetgarden.com>.
18. <http://www.wefeelfine.org>.
19. Il faudrait s'interroger sur la présence étrange de cette notion philosophique allemande dans le discours d'une entreprise américaine, qui signifie littéralement l'esprit du temps. Rappelons que pour Hegel le *Zeitgeist* est un concept subsumant la singularité de chaque esprit sous une historicité surdéterminante, et qu'il permet à Panofsky de construire une histoire de l'art comme l'incarnation des valeurs « symboliques » et des tendances essentielles de l'esprit humain en diverses époques.
20. Pourquoi avoir choisi ces trois représentations ? Tout simplement parce qu'elles ont chacune pour objet l'une des trois entités qui composent Internet : les données, les auteurs et les lecteurs.
21. Sartre J.-P., 1986, *L'imaginaire*, Paris, Folio Gallimard, p. 33.
22. Sartre J.-P., 1986, *L'imaginaire*, Paris, Folio Gallimard, p. 351.
23. Cette appropriation se retrouve également dans la définition, par Léonard de Vinci, de la peinture comme « cosa mentale ». L'art ne se contenterait plus d'imiter des phénomènes sensibles, mais imiterait aussi des concepts intelligibles donnant raison alors aux phénomènes eux-mêmes.
24. Ce « ça a peut-être été » n'est pas sans rapport avec le « ça a été » photographique de Barthes. Cf. Barthes R., 1980, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Les Cahiers du Cinéma/Gallimard/Le Seuil.
25. Blanchot M., 1969, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, pp. 451-452.

RÉSUMÉS

L'objectif de cet article est double. Il consiste, en premier lieu, à établir les principales caractéristiques propres aux différents espaces que sont le document numérique et le réseau Internet. D'autre part, à partir d'une déconstruction de certaines tentatives pour représenter Internet, il propose une réflexion sur la pensée afin que celle-ci puisse accueillir et réfléchir un objet fragmentaire et variable.

The paper has a dual aim. It first presents the main features of the different spaces offered by numerical documents and Internet networks. However, based on a deconstruction of some attempts at representing the Internet, it suggests a reflection that can accommodate and reflect a fragmentary and variable object.

INDEX

Mots-clés : flux numérique, visualisation de données, internet, réseau, document numérique

Keywords : digital flow, data visualization, internet, network, digital document

AUTEUR

XAVIER SENSE

Xavier Sense est ATER à l'université de Lille 3. Après des études d'audiovisuel et multimédia, et de multiples collaborations avec des centres d'art et de recherche (Le Fresnoy, CICV Pierre Schaeffer et Fournos), Xavier Sense achève actuellement un doctorat à l'université de Paris X (laboratoire CRéART). Ses recherches portent essentiellement sur la relation de résistance entre l'art et la technique, ainsi que sur la possibilité d'une autre pensée de la technique à partir de l'art. Adresse électronique : xaviersense@wanadoo.fr.